

KINO

Schizophrener Spagat

"Ich bin die Andere" ist ein Melodram mit spannenden Passagen aber auch ungewolltem Hang zur Selbstironie.

Sie ist schizophren, ihr Vater ein Tyrann und dazwischen er ein Ahnungsloser, der zum Besessenen wird. Eigentlich läuft für Robert Fabry (August Diehl) alles bestens. In seinem Beruf als Ingenieur hat er Erfolg, und mit Lebensgefährtin Britta (Bernadette Heerwagen) ist er seit Jahren glücklich liiert. Dennoch lässt Robert sich auf einer Geschäftsreise von der aufreizenden Prostituierten Carlotta (Katja Riemann) verführen. Als er am Morgen darauf erwacht, ist Carlotta verschwunden - geblieben ist nur ihr rotes Kleid und das vereinbarte Honorar. Auf die Verwirrung folgt Erstaunen beim anschließenden Termin mit seinem Anwalt Dr. Maiser (Peter Lerchbaumer). Dort trifft der Ingenieur auf die etwas bieder wirkende Carolin Winter, die ihm als Mitarbeiterin der Kanzlei vorgestellt wird, in der Robert aber sofort die Bekanntschaft der vergangenen Nacht erkennt. Als er Carolin jedoch auf ihr gemeinsames Abenteuer anspricht, gibt diese vor, von der ganzen Sache nichts zu wissen. Für Robert, der darin nichts anderes als ein Spielchen sieht, gibt es kein Entrinnen mehr. Hals über Kopf verliebt er sich in die ge-

heimnisvolle Frau mit den zwei Persönlichkeiten, ohne zu wissen, auf was er sich einlässt.

"Ich bin die Andere", ist das Romandebüt des vor zwei Jahren im Alter von 66 Jahren gestorbenen deutschen Filmautors Peter Märthesheimer. Gemeinsam mit seinem Wegbegleiter Pea Fröhlich lieferte er unter anderem die Drehbücher für die Fassbinder-Trilogie "Lola", "Die Sehnsucht der Veronika Voss" und "Die Ehe der Ma-

ria Braun". Nur ein Jahr vor seinem Tod veröffentlichte Märthesheimer "Ich bin die Andere", mit dessen Verfilmung sich jetzt Margarethe von Trotta auseinandersetzte. Entstanden ist dabei ein Melodram mit großen Schauspielern, die sich eingebettet in noch größeren Landschaftsaufnahmen mit vielen schweren, zum Teil hölzernen Dialogen - durch die Handlung bewegen. Doch so wirklich gelingen will Katja Rie-

mann dabei der Sprung zwischen den Persönlichkeiten nicht - möglicherweise auch deshalb nicht, weil die Ursache für ihre Schizophrenie eher Klischee als Geheimnis ist: Ein traumatisches Erlebnis in der Kindheit.

Doch davon hat der von Diehl überzeugend gespielte Robert zunächst keine Ahnung. Erst als der Ingenieur die Familie der Frau, die er jetzt heiraten möchte, kennenlernt, ergründet er gemeinsam mit dem Zuschauer die menschlichen Abgründe der Winzerfamilie. Die Mutter (Karin Dor) ist Alkoholikerin und Vater Karl (Armin Mueller-Stahl) ein herrschsüchtiger Tyrann, der im Rollstuhl sitzt, doch trotz seiner körperlichen Gebrech-

lichkeit enormen Druck auf die gespaltene Tochter ausübt. Als sich Robert zwischen Caroline und ihn drängt, will der Patriarch das nicht dulden. Und als die kranke Geliebte dann auch noch ohne Vorwarnung verschwindet, führen Robert alle Spuren nach Casablanca, wo eines der zahlreichen Geheimnisse der Familie Winter seinen Ursprung hat. Dass sich Margarethe von Trotta, die mit "Rosenstraße" (2003) bereits auf eine erfolgreiche Zusammenarbeit mit Katja Riemann zurückblicken kann, mit "Ich bin die Andere" bei Claude Chabrol und dem großen Gefühlskino der Nouvelle Vague bedient hat, ist unverkennbar und nicht von Nachteil. Der Film setzt auf Gefühle und die langsame Ergründung von Carolines Krankheitsursache und enthält durchaus spannende Momente. Kritisch wird es nur dann, wenn die Szenen ins Groteske zu kippen drohen. So erinnert die gestörte Familienkonstellation samt Haushälterin und schweigendem Diener (dieser hat sich die Zunge abgebissen, um das Familiengeheimnis für sich zu bewahren) mitunter weniger an die marode Fassade der gehobenen Bürgerschicht, hinter der es bröckelt, sondern eher an die Standardbesetzung einer Edgar-Wallace-Verfilmung.

Uwe Hentschel



Ein Paar, und doch sind sie drei: Gespaltene Persönlichkeiten und dunkle Geheimnisse liegen dieser Liebesgeschichte zu Grunde.

Im Kursaal Rümelingen.

MUSEE DU QUAI BRANLY

Dans la jungle des vitrines

Vivement critiqué pour son côté culture-spectacle, le nouveau musée d'art parisien mérite tout de même une visite.

En juin dernier, un nouveau musée consacré aux arts et civilisations "premiers" a ouvert ses portes à Paris. Jacques Chirac a profité de l'inauguration pour afficher sa culture et son ouverture d'esprit: "... il n'existe pas plus de hiérarchie entre les arts et les cultures qu'il n'existe de hiérarchie entre les peuples. C'est d'abord cette conviction, celle de l'égalité dignité des cultures du monde, qui fonde le musée du quai Branly." Cela n'a pas suffi pour faire taire les nombreuses critiques. Citons Aminata Traoré, figure de proue de l'altermondialisme africain: "Alors, que célèbre-t-on? La sanctuarisation de la passion que le président français partage avec son ami disparu [le collectionneur Jacques Kerchache] ainsi que le talent de l'architecte du musée ou les droits culturels, économiques, politiques et sociaux des peuples d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et d'Océanie? (...) Nos oeuvres ont droit de cité là où nous sommes, dans l'ensemble, interdits de séjour."

Dénoncer l'hypocrisie qui consiste à accorder le droit de "circuler librement" aux oeuvres d'art et à le refuser aux êtres humains est plus que justifié face aux politiques anti-immigré-e-s. Mais si cela ébran-

le la crédibilité des discours accompagnant l'ouverture du Musée du quai Branly, cela ne permet pas de juger de quelle manière ce dernier remplit ses fonctions muséales. Le débat autour de ce qui devait au départ s'appeler "Musée des arts premiers", a évoqué le risque d'ethnocentrisme et de mise en valeur du côté artistique des objets exposés, aux dépens d'une sensibilisation du public à leur signification culturelle.

Une visite suffit pour se rendre compte que les appréhensions les plus extrêmes ne se sont pas réalisées: Les objets exposés sont accompagnés de textes explicatifs, un excellent guide de 300 pages en format poche est en vente pour 15 euros, et des bornes interactives permettent d'approfondir certains sujets. Ces dernières sont très bien faites et rencontrent un réel succès parmi les visiteurs.

D'un autre côté, l'orientation générale du musée ne favorise pas l'approche ethnologique des autres cultures. La pénombre dans laquelle sont plongées les vitrines et leur agencement irrégulier à perte de vue favorisent plus la désorientation et l'émerveillement que l'entendement. L'étrangeté et la beauté fascinante des objets -

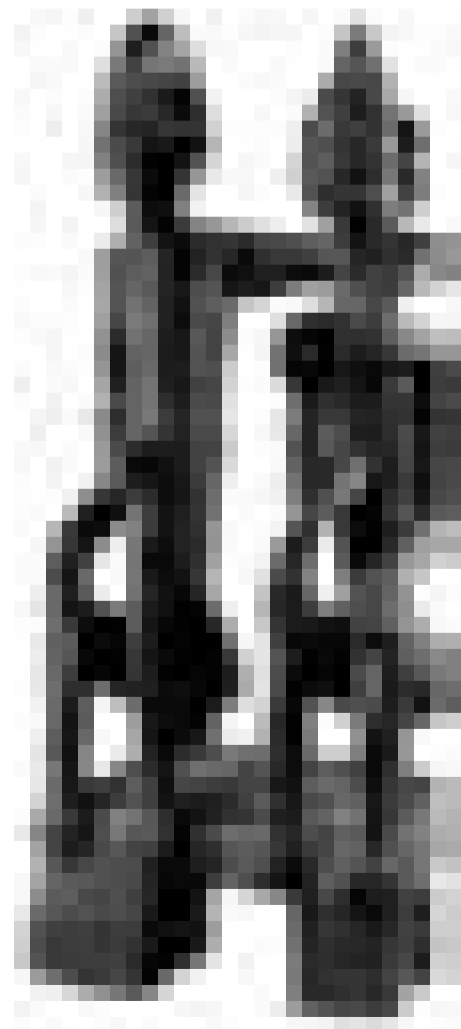
le musée possède l'une des collections les plus extraordinaires au monde - y contribuent évidemment.

L'exposition temporaire "D'un regard l'autre" ne remédie pas non plus à cet effet. Elle retrace l'histoire du regard que nous avons porté sur les autres cultures, depuis les grands explorateurs jusqu'aux peintres modernes. Là encore l'intérêt des objets exposés est incontestable, mais l'approche reste descriptive et la critique de l'ethnocentrisme marginale. Surtout si on la compare à l'exposition "Nous autres" du Musée ethnographique de Genève (woxx no 866). Une autre exposition, "Qu'est-ce qu'un corps?", au dernier étage, fait preuve d'une approche ethnologique: on y présente quatre visions du corps humain par quatre civilisations différentes. Pour plonger dans cette aventure déconcertante, il faut prendre le temps de lire les textes explicatifs plutôt que d'admirer des objets - ce qui explique pourquoi le public boude les combles du musée.

Ainsi, une dose d'ethnologie et des bornes interactives ne suffisent pas pour transformer en lieu de réflexion sur les civilisations du Sud ce qui a été conçu comme musée d'art. D'ailleurs la fréquentation du

musée parle d'elle-même: bien qu'il soit consacré pour une bonne part aux cultures d'Afrique noire, nous y avons croisé

Raymond Klein



Couple de jumeaux. Population dogon, Mali. Collections du Musée Dapper. (Source: catalogue "Qu'est-ce qu'un corps?")

www.quaibrantly.fr

Vu les files d'attente aux caisses et à la cafétéria, il est recommandé de réserver les tickets par internet et d'amener un en-cas.